

Le Messie et le messianisme

André Paul

Historien, bibliste et théologien

Le mot « messianisme » désigne toute doctrine et tout mouvement relatifs à l'attente ou à la venue du Messie. Son usage n'est attesté qu'à partir de 1831. Son champ d'application s'élargira exagérément. Les théories de Marx seront assimilées à un messianisme. Les ethnologues s'empareront eux-mêmes du terme. Il convient de rester dans la stricte tradition à laquelle l'étymologie renvoie avec le vocable « Messie ». Dans l'Antiquité biblique et plus largement judaïque, l'hébreu mashiah et l'araméen meshihâ sont des adjectifs dont le sens est « oint (d'un produit huileux) ». Sont déclarés « oints » divers agents investis de missions sacrées : rois, prophètes, prêtres et grands prêtres, et surtout chefs de guerre. Progressivement, une figure royale se distingua, envoyée par Dieu avec une mission spéciale en vue du salut d'Israël. Tardivement, entre le IIe et le Ier siècle av. J.-C., on la dénomma « Messie ». L'adjectif devint substantif, avec une majuscule dirait-on de nos jours. Ce sera « le Messie ». Il convient d'évoquer d'abord la genèse et la signification du mot avec la fonction unique qu'il implique. On pourra s'attacher ensuite à tels événements de l'histoire parallèle du christianisme et du judaïsme que l'on dit messianiques.

Genèse, affirmation et évolution des diverses figures du Messie

Dans la Bible, au thème de l'Alliance et à l'idéologie du Temple s'ajoutent la figure et la fonction du roi, disons la royauté. L'archétype et le modèle du roi d'Israël, c'est David, présenté sous les traits d'un guerrier méridional issu de Yehûdâh. Une question se posa vite aux historiographes nationaux auxquels on doit les récits bibliques : celle de la durée, bien plus de la pérennité de la royauté d'Israël. La réponse est celle-ci : puisqu'à peuple élu de Dieu alliance éternelle il y a, à royaume voulu par Dieu dynastie éternelle il y aura. La royauté serait à la durée d'Israël ce que l'Alliance était à son identité. Ainsi se trouvait fondée la légitimité royale d'Israël, celle de David et de sa dynastie sans fin. L'acte de fondation demeure inscrit dans un oracle fameux attribué au prophète Nathan qu'on lit en 2 Samuel 7. D'autres oracles magnifieront la succession royale d'Israël dans l'attente du dernier des « fils de David ». Deux connaîtront une belle fortune : l'« oracle de Juda » dans les bénédictions de Jacob (Genèse 49, 10-12), la prophétie de l'« astre de Jacob » sortie de la bouche de Balaam (Nombres 24, 17). Le genre poétique et cultuel de l'hymne contribua à louer les qualités uniques de la royauté de David et de ses descendants. Œuvre de propagande à la vérité ! sous couvert de louange. Les Psaumes 2, 45, 110 et 132 sont à citer. Il s'agit de poésie guerrière que l'on dirait aujourd'hui de médiatisation : elle proclamait un pouvoir royal idéalisé. Le roi d'Israël apparaît sous les traits brillants d'un chef de guerre invincible. Il ne peut être que victorieux, totalement victorieux. Ainsi s'élaborait, se clamait et s'écrivait l'utopie royale d'Israël.

La réalité était moins brillante ou racoleuse. Dans l'histoire réelle, la royauté ne dura qu'un temps. On sait quand elle finit, en 587 av. J.-C. lorsque le Babylonien Nabuchodonosor prit Jérusalem. Nul ne sait quand elle commença ni comment. Les échecs militaires se succédèrent jusqu'à l'issue

fatale : on les recevait comme des châtiments divins. Le territoire se trouva contrôlé tour à tour par les Assyriens, les Babyloniens, les Perses et enfin les Grecs, en attendant les Romains. Pour assurer la pérennité du pacte divin, on avait su imaginer le schéma d'une Alliance nouvelle. On fit de même pour la royauté défailante et à la fin ruinée, mais avec des modalités et des perspectives transfigurées. À la carence royale répondirent des oracles d'une veine inédite. L'un d'eux, le plus connu, fut recueilli dans le livre d'Isaïe, au chapitre 11 : la vision idyllique de la souche de Jessé. Ici, l'idéologie royale n'est plus bâtie sur l'idée d'un pouvoir militaire invincible que Dieu seul garantit. On annonce l'avènement d'un descendant de David qu'inspire l'Esprit divin. La métaphore « oint de l'Esprit saint » aura ses droits. Le « rejeton de David » se trouva doté de la somme exhaustive des vertus parfaites du cœur et de l'esprit. Il sera un roi exemplaire parce que « juste ». Par sa venue, la paix et la fidélité seront à jamais établies, universelles cette fois. Le monde connaîtra sa restauration dans une harmonie parfaite, paradisiaque. Le mot « Messie » n'est pas encore énoncé. Pour autant, voilà un tableau des temps « messianiques » qui s'incrusteront dans les mémoires pour y devenir héréditaire. L'image guerrière ne disparut pas pour autant, prête à resurgir.

Au II^e siècle av. J.-C., le chemin de la monarchie s'ouvrit en Iouda. À partir de 160, les frères Maccabées donnèrent l'indépendance à leur pays. Avec leurs successeurs, ils fondèrent un État dont les frontières ne cessèrent de s'étendre au gré des succès militaires. Ce fut l'État hasmonéen, le premier État juif de l'histoire. En 104 av. J.-C., Alexandre Jannée déclara la royauté. Il y eut alors un roi en Iouda. La carte géographique de ces conquérants montés sur le trône suivait les frontières idéalisées d'Israël que l'historiographie nationale avait un jour tracées. Les Hasmonéens furent les premiers dans l'histoire à transformer en réalité la représentation biblique des royaumes de David et de Salomon, dont on ne sait rien par ailleurs. Ces princes guerriers cumulèrent le pouvoir politique et la juridiction religieuse : ils furent ethnarques puis rois et grands prêtres à la fois. Ce qui signifiait une double usurpation. La lignée des grands prêtres légitimes se trouvait dépossédée de ses prérogatives sacrées. Quant à la légitimité de la monarchie, elle était loin d'être acquise. Issus des armes et de l'insurrection, ces gouvernants étaient étrangers à la descendance de David, distinguée et qualifiée comme l'on sait. D'ailleurs, ils ne reçurent jamais l'onction royale. Et leur politique, leur méthode de gouvernement et leur manière de vivre ne les distinguaient en rien des autres monarques de l'époque. Les réactions de suspicion et même d'opposition se multiplièrent dans la société judaïque. Une image et une doctrine du Messie apparurent alors comme dans un effet de réplique. Elles se développèrent à la manière d'un antidote idéalisé. Elles canalisèrent et exprimèrent les espérances populaires, recourant aux oracles anciens interprétés à cette fin. Meshiah n'était plus l'adjectif que l'on traduit par « oint », appliqué à de distingués agents aux charges diverses, mais le substantif que l'on ne traduit pas : « Messie ». Dans ce sens, il n'y a pas de Messie dans la Bible. Une déconnexion radicale s'opérait entre la monarchie royale de Iouda aux caractéristiques séculières et la représentation du Messie d'Israël attendu. On dira bien : « Messie d'Israël ». C'est donc très tardivement que l'attente du Messie trouva son objet, son langage et sa forme. Les manuscrits retrouvés le siècle dernier près de la mer Morte sont ici des témoins inestimables. La connaissance du premier messianisme leur doit beaucoup. Or, une fois positionné dans le lexique ambiant, le titre de Messie fut assorti de synonymes et de supplétifs, chacun d'eux signifiant l'appartenance du héros messianique à la lignée royale de David. Ce personnage, Rejeton de David, alias Messie d'Israël, Roi Messie ou Messie tout court, aura le rôle central « aux derniers jours ». L'oracle idyllique de la « souche de Jessé » se trouvera bellicisé, le Messie reprenant les traits d'un roi chef de guerre, la guerre ultime et totale de l'« assemblée » d'Israël. Le Messie rassemblera son peuple pour le mener à la victoire, au terme d'un combat décisif contre l'armée des « fils de ténèbres ». Ce ne sera qu'une étape transitoire. Dieu en personne prendra les rênes pour achever la rédemption. Cette guerre des derniers jours pouvait être céleste, avec l'affrontement des êtres angéliques, les bons contre les mauvais, chaque camp ayant son chef nommé. Elle donna lieu à un traité que l'on a retrouvé en une dizaine d'exemplaires dans les grottes de Qumrân, la *Règle de la Guerre des Fils de Lumière contre les Fils de Ténèbres*. Il s'agit d'une figuration fantasmagorique, toute rituelle, de la catastrophe cosmique qui précéderait l'avènement ultime du monde restauré. D'autres figures apparurent avec les qualités sinon le titre de Messie. L'une est appelée « Prophète ». L'autre se présente sous une apparence céleste, celle d'un grand Ange. Il y a encore la figure du « Prêtre », prééminente dans la

communauté de Qumrân, qui lui donna le nom de « Messie d'Aaron ». Le sauveur d'Israël ne saurait venir de la dynastie hasmonéenne. La guerre véritable libérera du Mal et de son principe, qui a un nom. C'est un tout autre conflit, dont l'effet sera de purifier le monde avant sa transformation dernière. Dieu lui-même assurera la restauration parfaite du peuple saint, et avec lui du monde.

Une conscience messianique s'était ainsi forgée dans la société judaïque avant l'ère chrétienne. Des théoriciens doublés de propagandistes l'exprimèrent, sans unanimité ni même cohérence. Le messianisme présentait plusieurs faces incomplètes que certains cherchaient parfois à concilier. Et de se fixer dans la mémoire collective un schéma messianique inachevé, volontiers flottant sinon éclaté. L'apparition du système doctrinal chrétien allait en stopper l'évolution. Il semblerait que le christianisme ait homologué trois types de Messies. Le Messie royal, qui monopolise l'exclusivité du titre, est constitutif du nom même du fondateur : Jésus Christ, ou simplement Christ. Le grec *christos*, littéralement « enduit (d'un produit gras) », équivaut à l'hébreu *mashiah*. D'où les vocables *christianos* et *christianismos*. On dira toujours « chrétien » et « christianisme ». Venus très tardivement dans le lexique, « messianique » et « messianisme » auront un tout autre sens. Il y eut transfert et conversion profonde de la signification du terme dans l'acte même de l'instaurer dans l'idiome hellénique des premières générations chrétiennes. Du messianisme royal il ne reste guère que le nom, en traduction. Le Prêtre ou Messie sacerdotal, d'Aaron pour les ascètes de Qumrân, s'imposa vite comme dominant, sans le titre de Messie. Un livre du Nouveau Testament, l'Épître aux Hébreux, est bâti largement sur ce thème, celui du grand prêtre parfait déjà valorisé dans les lettres de Paul de Tarse. Le Messie ou non Messie à l'aspect d'un être céleste se présente comme l'allié du précédent, le grand prêtre parfait. Une formule fameuse droit venue de la tradition attestée par le livre biblique de Daniel lui sert de nom : « Fils de l'homme ». Du messianisme au sens strict ou royal du terme, il ne reste donc que le nom, et encore travesti. C'est héritière de ce nom que la religion nouvelle entrera dans l'histoire et s'y épanouira.

Christianisme et judaïsme au péril de leurs messianismes respectifs

Dans l'histoire du christianisme, des idéologies et des initiatives, politiques surtout, viendront pervertir la nature métaphorique de l'Israël chrétien. On assistera à des résurgences intempestives du messianisme royal, toujours enfoui dans l'inconscient des masses et des chefs. Les mouvements que l'on dit « messianiques » n'apparurent que relativement tard. Dans l'Europe chrétienne des VII^e et VIII^e siècles, on proclama que l'Alliance entre Dieu et Israël renaissait dans l'Alliance de Dieu avec la chrétienté, le *Verus Israel*. L'Église était perçue comme le peuple élu à la place d'Israël. On mit en forme des conceptions de l'évolution historique des peuples fondées sur l'histoire biblique d'Israël et sur la royauté de David. Le modèle royal de l'Ancien Testament retrouvait vie et forme dans l'Empire romain devenu chrétien dans les royaumes germaniques christianisés. On restait en deçà d'un messianisme affirmé. L'idée ne s'exprimera que plus tard, au XIII^e siècle, avec l'empereur Frédéric II (1194-1250), petit-fils et successeur de Frédéric I^{er} Barberousse (mort en 1190). Aux yeux de ce monarque, l'empereur était un second Messie, envoyé par Dieu afin de procurer aux hommes la félicité terrestre, le sacerdoce ayant la charge de les conduire au bonheur céleste. La manifestation explicite d'un réel messianisme dans l'histoire chrétienne atteint un degré d'exemplarité avec les Rois Catholiques d'Espagne au moment de la Reconquista, à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e. Ce sera une première et une dernière. Entre le début de la reconquête du royaume de Grenade en 1482 et l'échec de Charles Quint devant Alger en 1541, ce qui fait six décennies, ce fut l'âge d'or du messianisme espagnol. De nombreuses prophéties circulaient : elles annonçaient l'écrasement de l'islam et jusqu'à la reprise de la Casa santa de Jérusalem, par Ferdinand (V d'Aragon ou II de Castille) le Catholique (1452-1516), le Cardinal de Tolède Cisneros (1486-1517) puis Charles Quint (1500-1558). Jusqu'à un certain point, ce mouvement fut largement orchestré par la monarchie comme une entreprise de propagande. Une dimension mystique lui était nécessaire. Il fallait montrer que le souverain était bien le Nouveau David dont parlaient les Prophètes d'Israël. On justifiait ainsi que la « croisade » s'étendît au-delà de la reconquête du sol national, par la lutte contre l'islam. Grenade fut prise en 1492 après dix ans de guerre. L'événement provoqua un enthousiasme messianique auquel participaient Espagnols et étrangers. Christophe Colomb fut gagné plus que quiconque par le rêve messianique espagnol : il détermina l'ensemble de son œuvre, y compris

littéraire. La découverte de ce que l'on appela le « Nouveau Monde » est à placer dans ce contexte.

Le judaïsme vit sévir chez lui un messianisme violent dès les premiers moments de sa reconstitution – après la ruine du Temple en 70 – sans Messie au demeurant. Dans sa grande source fondatrice apparue vers l'an 200, la *Mishnah*, le Messie n'a que d'étroits strapontins. Il intervient davantage dans l'immense somme qu'est le *Talmud*, composé du III^e au VI^e siècle. On le trouve plus encore dans les commentaires des Écritures, les *Midrashim*. Mais, dans les événements de la fin des temps, la fonction messianique n'est que transitoire et subalterne : elle se limite aux actes qui préparent la venue de ce que l'on nomme, d'une expression nouvelle : « le monde à venir ». L'ensemble des actes de « salut » que le christianisme attribue exclusivement au Christ, est réservé à Dieu. Dès lors, il n'est pas étonnant que, dans l'histoire contemporaine de la constitution du judaïsme, puis ultérieurement, la société juive ait connu des résurgences archaïques du messianisme mémorisé, toutes aventureuses. Autant de revanches d'un type d'espérance nationale longtemps contenu. Après la ruine du Temple en 70 et de longs siècles durant, l'histoire des Juifs sera jalonnée de tentatives armées aux accents messianiques. On en a répertorié plus de soixante-quinze entre le II^e et le XIII^e siècle. Il faut ajouter celles des siècles suivants, jusqu'au XVIII^e. L'un des derniers des « messies » juifs vécut au milieu du XVII^e siècle. Ce fut Sabbataï Zévi, de Smyrne, le plus acclamé et suivi de tous. Un Messie sans arme cette fois ! Les communautés juives enthousiastes lui réservèrent un accueil triomphal ; sa réputation atteignit Hambourg, Amsterdam et Londres. Il s'agissait à présent de fonder une religion nouvelle. Le succès fut immédiat et fulgurant. Du monde séfarde, il gagna les communautés juives d'Europe. Un jour ce sera la fin, ledit Messie se convertissant à l'islam pour sauver sa vie.

L'aventure un temps glorieuse de Sabbataï Zévi marqua pratiquement la fin des mouvements messianiques juifs. Pas complètement toutefois. Faisons un saut jusqu'à 1967 et la guerre des Six jours. La victoire militaire des Juifs eut pour effet que l'État d'Israël maîtrisât pour une large part, en deçà du Jourdain, le grand territoire qui, selon l'historiographie biblique, constituait le royaume même de David. Cette situation eut un impact d'ordre mystique et mythique à la fois sur certains Juifs : il s'ensuivit la recrudescence d'éléments messianiques dans la pensée religieuse et politique relative à *Erets Israel*, la Terre d'Israël. En certains milieux, la dimension mystique de la conquête se trouva renforcée voire doublée par le fait consécutif de la colonisation. Et il semblerait que, chez ces Juifs, le caractère central de l'État d'Israël se trouvât minoré : il était perçu davantage comme un moyen, au service de la conquête d'abord, qui à leurs yeux est une reconquête, de la colonisation ensuite. Face à la teneur mystique de l'expérience ravivée, expérience messianique de la Terre mythique (des Ancêtres) d'Israël, l'État du même nom passe tout naturellement au second plan. La voie se libère pour le Messie, le vrai roi d'Israël.

Or, plus encore que les Juifs juifs, ce sont ces groupes particuliers que l'on appelle « juifs chrétiens », « chrétiens Hébreux », « Hébreux catholiques » ou « Juifs messianiques », qui se sont trouvés sollicités par la situation nouvelle créée par la guerre des Six jours. Qui sont ces gens ? Leur mouvement s'est développé au XIX^e et au XX^e siècles. Ils trouvent leur identité propre, par rapport au judaïsme institutionnel ou rabbinique et par rapport au christianisme ecclésiastique ou dogmatique, dans l'héritage direct des premiers disciples juifs de Jésus Christ implantés à Jérusalem. Leur objectif est de faire naître et exister de nouvelles assemblées selon le modèle judéo-chrétien des origines. Ils reçoivent l'Ancien et le Nouveau Testament, celui-ci étant pour eux œuvre juive. Mais ils prennent leurs distances à l'égard de la théologie et de la liturgie des Églises issues de la Gentilité. Ils professent que Jésus est le Messie d'Israël, le Fils de Dieu et le Rédempteur du monde. Installés à Londres, Varsovie, Budapest, Chicago et ailleurs, c'est en Israël et plus encore à Jérusalem qu'ils retrouvent aujourd'hui des motivations ravivées. Ils se considèrent comme appartenant à un mouvement de restauration. À partir du ressourcement aux origines qu'ils préconisent, ils tiennent à promouvoir des idéaux et des concepts nouveaux dans le corps universel des vrais disciples de Jésus Christ : Jésus le Juif, exemplairement juif. Ils affirment que par leur foi en ce dernier, Messie d'Israël, ils deviennent des Juifs accomplis. À leurs yeux, Paul de Tarse n'est pas le prévaricateur ayant trahi son peuple, mais un juif loyal, juif pédagogue qui a su introduire le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob dans le monde des nations, tout en combattant les philosophies orientales et grecques : il est lui-même Juif exemplaire. Ces

juifs chrétiens demeurent fermement attachés à la Torah, à la circoncision et aux fêtes juives. Le sabbat, par opposition au *dies solis* ou *Sunday* romain, le dimanche, revêt une grande signification pour eux. Ils tiennent pour le calendrier des fêtes, la Pâques en priorité, hérité de la chronologie biblique.

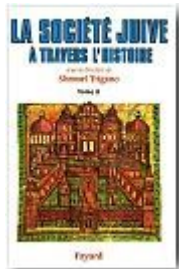
Tant la victoire israélienne de 1967 que l'occupation et la réunification de Jérusalem furent vite interprétées par ces Juifs chrétiens comme un « signe des temps » particulièrement fort. Cet événement précéderait la seconde venue de Jésus et l'instauration de son règne de mille ans à Sion, à l'issue de la guerre finale de Gog et Magog. Jérusalem deviendra alors le centre du monde et la promesse divine à Abraham, Isaac et Jacob sera vraiment réalisée. Durant mille ans, la paix et la tranquillité marqueraient le règne du Messie. Viendra ensuite une quatrième guerre mondiale et enfin apparaîtront « une terre nouvelle et des cieux nouveaux ». Avec le millenium et les guerres de la fin des temps, suivis de la transformation de la terre et des cieux, nous sommes dans l'apocalypse.

André Paul

Décembre 2004

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



La société juive à travers l'histoire, tome I-V
Shmuel Trigano (dir.)
Paris, 1992-93



Article "Messianisme"
A. Gelin
In Supplément au Dictionnaire de la Bible Tome V, col. 1165-1211



Histoire du christianisme (en 14 volumes)
Sous la direction de J.-M. Mayeur, Charles et Luce Pietri, André
Vauchez, M. Venard
Desclée, Paris, 1991-2001



Les mouvements religieux de type messianique
J-P. Dozon
*In Encyclopédie des Religions
Encycloepedia Universalis, Paris, 2002*